

Jamel : « La génération 'Star Ac' m'énerve »

On l'attendait devant les caméras, le revoici sur les planches ... Amaigri, débordé, affable, remuant et concentré, Jamel Debbouze revient, à partir de ce soir, au Casino de Paris, dans un nouveau spectacle : « 100 % Debbouze ». Un one-man-show dans lequel il continue de se raconter et où il ambitionne d'égaliser son modèle, Philippe Caubère, athlète de la scène.

Dans ce nouveau spectacle, vous racontez toujours votre vie ?

Oui, parce que j'ai l'impression d'avoir une sorte de don pour voir ce que d'autres ne voient pas et la faculté de le tourner en dérision. Ce qui change, en revanche, c'est que je l'ai construit comme un show à l'américaine, à l'égal de ce que font Eddie Murphy ou Philippe Caubère, que j'ai découvert à 18 ans et qui m'a scotché.

Vous étiez sur le plateau de Marc-Olivier Fogiel au moment du dérapage de Dieudonné ... Qu'avez-vous pensé à ce moment-là ?

Le sketch n'était pas drôle et il a été plus que maladroit. Je sais qu'on m'a taxé d'antisémitisme parce que j'ai applaudi Dieudonné et dit que c'était le meilleur. Mais je faisais référence à son spectacle « le Divorce de Patrick », pas au sketch. Dans mon quartier, les cinq continents étaient représentés et toutes les religions se côtoyaient. Si vous demandez à des gars des cités ce que c'est que l'antisémitisme, ils vont répondre que c'est un truc pour tuer les insectes.

Vous vous êtes éloigné de Trappes, où vit votre famille ...

Même si j'ai déménagé à Saint-Germain-des-Prés, par envie de respirer un air plus calme et de quitter ce qui n'aurait dû n'être qu'une cité de transit, je retourne régulièrement à Trappes, que ma mère refuse de quitter. Et je continue de voir mes amis.

Vous n'avez jamais pris la grosse tête ?

J'aurai bien voulu, mais quand je reviens chez moi, mon père m'envoie encore chercher le pain et ma mère m'oblige toujours à me déchausser en entrant.

Où en êtes-vous au cinéma ?

J'ai toujours un projet avec Jean-Pierre Bacri, que j'ai longtemps laissé en suspens parce que je suis ingérable et que je pars dans tous les sens. Mais je veux absolument me recentrer là-dessus, car je ne peux pas faire l'économie de travailler avec un mec pareil. Quant au film sur les tirailleurs algériens, marocains et sénégalais que je dois tourner avec Rachid Bouchareb, le sujet est tellement délicat que nous n'avons pour le moment que 80 % du budget nécessaire.

Et les Daltons ?

Eric et Ramzy le feront sans moi car, ce qui m'est vital, pour le moment, c'est de remonter sur scène.

Avez-vous fait des choses que vous regrettez ?

Deux ou trois courts-métrages que j'aurais préféré ne pas avoir tourné, parce qu'ils n'étaient pas terribles, et quelques spectacles donnés alors que je n'en avais pas envie. Je me souviens notamment de moments difficiles sur une scène à Gap et pendant le Printemps de Bourges, en 1994, où la moitié de la salle m'était hostile.

Vous fêtez vos 15 ans de carrière. Que voyez-vous quand vous regardez en arrière ?

Je n'ai pas le temps de passer la tête par-dessus mon épaule ; en revanche, je note des changements autour de moi. Par exemple, il y a aujourd'hui une génération qui pense que la réussite d'une vie, c'est d'être joueur de foot ou de faire la « Star Ac ». Ça m'énerve un peu. Rachid, mon plus jeune frère, est de cette génération-là. Les responsables de ce programme sont en train de monter le plus grand centre psychiatrique. Vous allez voir ce que ça va donner dans dix ans ! Il n'y a rien d'artistique là-dedans. Pour moi, être artiste, c'est maîtriser quelque chose qui est au fond de vous et dont vous seul avez le secret.

Le Parisien - 23 Décembre 2003